

MARCHANDON.

Les causes célèbres

La sensationnelle affaire Rémy, destinée à prendre rang parmi les causes célèbres, rappelle, par certains rapports, un autre crime fameux commis par le valet de chambre Marchandon, véritable héros de roman, qui avait su se créer une curieuse existence en partie double: voleur et assassin à la villa, gentilhomme à la campagne, où il gémissait largement pour les plaisirs de la jeune femme qu'il aimait.

Dans les circonstances actuelles, un sanglant échafaud, revêt un véritable caractère d'actualité. Dans la nuit du 15 au 16 avril 1885, un bruit singulier s'étant produit dans l'appartement occupé par Mme Cornet, la concubine de son maître, se leva par un locataire, révéla la existence de cette dame, et tous deux essayèrent de pénétrer dans la chambre de Mme Cornet.

Or, le lendemain matin, quand la cuisinière descendit de nouveau, elle vit avec surprise que le verrou avait été tiré. Entrée dans la cuisine, elle remarqua deux tasses et un verre déposés sur la table et paraissant avoir été remplis de vin. Les portes étaient ouvertes, ce qui lui sembla bizarre.

La police fut aussitôt prévenue, et les premières constatations révélèrent qu'il s'agissait de deux mille francs en or ayant été commis par l'assassin. En dépit de la promesse de deux tasses et du verre, on soupçonna immédiatement un valet de chambre engagé par Mme Cornet, le 15 avril, au matin, et qui avait déclaré se nommer Henri Martin. On monta à sa chambre. Il ne se trouvait pas, et les draps qui lui avaient été déposés n'étaient pas dépliés.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

ville, il y jouissait d'une considération très grande, celle que l'on doit à un homme aimable, toujours disposé à oblige, ayant la main large et offrant à dîner de la meilleure viande du monde. Quant à la comtesse, on s'accordait à reconnaître qu'elle était charmante.

M. de Blainville quittait Compiègne de temps à autre, pour des affaires de famille; mais ses absences n'étaient jamais de longue durée, et, quand il revenait, il avait toujours les poches pleines, expliquant à sa maîtresse qu'il avait été heureux au jeu, qu'un vieil oncle s'était avisé de lui donner quelques billets de mille francs en avance sur son héritage, ou même qu'une femme de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie l'avait supplié d'accepter un léger cadeau. Ce fut ce qu'il raconta pour justifier la possession des 2000 francs de Mme Cornet, ce qui pouvait être considéré comme une sinistre facétie.

Jeanne Blin, que l'on crut empoisonnée tout d'abord, mais dont l'innocence ne tarda pas à être démontrée, n'avait aucune raison de suspecter la bonne foi de son amant. Qui donc se serait avisé de soupçonner un voleur dans la personne de ce garçon sympathique et souriant, vivant de la vie d'un propriétaire rangé, ne geignant que des plaintes simples, et déplorant volontiers l'accroissement de la criminalité en France ?

Bien plus curieux, en somme, que la mentalité de Marchandon, amoureux feu de sa maîtresse, jouissant avec satisfaction de l'estime de ses voisins, et se hâtant, une fois son méfait accompli, de regagner Compiègne et d'y reprendre sa calme existence. C'est peut-être le seul bandit chez lequel on se soit manifesté un pareil état d'esprit. A coup sûr, le fait est rare.

Dans la première quinzaine d'avril 1885, le gentilhomme valet de chambre, constatant que ses ressources tiraient à leur fin, s'en fut à Paris et s'adressa à une agence, qui l'envoya chez Mme Cornet. Assurément, il avait l'intention de voler, selon son habitude, mais avait-il la pensée de tuer ? C'est un point qui n'a pas été élucidé très clairement. Divers détails, pourtant, semblent établir une sorte de préméditation.

Pendant une absence que fit Mme Cornet, à la suite de son dîner, Marchandon, resté seul dans l'appartement, poussa le verrou de la porte de la cuisine, pour éviter une surprise, et se tint caché derrière les rideaux du salon, attendant l'instant où il pourrait mettre son dessein à exécution, et méditant la lenteur de sa patronne, qui n'en finissait pas de se coucher. Il était près de deux heures du matin quand elle s'endormit.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Alors, le misérable se mit en devoir de fouiller le meuble dans lequel il se cachait. Mme Cornet déposa son argent. Tout à coup un bruit léger le fit tressaillir. Mme Cornet venait de s'éveiller, et, se jetant hors de son lit, tendait la main vers un revolver. Elle allait tirer ! Elle allait tirer ! Marchandon se jeta par terre, et, se cachant sous le lit, attendit que son maître se fût endormi.

Disait-il vrai ? Une lecture attentive du procès ne permet pas d'adopter une opinion absolue sur cette question. Dans tous les cas, les jurés estimèrent qu'un arrêt rigoureux s'imposait et leur verdict affirmatif écarta les circonstances atténuantes.

Condamné à mort, Marchandon fut exécuté quelques semaines plus tard.

LA "CONQUÊTE DES FEMMES."

Préface inédite

M. Maurice Magre, qui est un jeune poète du plus délicat talent, est aussi un excellent prosateur. Pour le livre spirituellement fantaisiste auquel il a donné pour titre "La Conquête des femmes," il a écrit cette amusante préface que voici :

Quand on monte un escalier, on passe devant des portes fermées et l'on ne songe pas, d'ordinaire, que les clefs en sont souvent sous les paillasons. Le petit morceau de fer qui ouvre l'accès d'appartements aux meubles rares, de salons délicats est dans l'endroit où l'on a coutume de frotter la boue de ses pieds.

Ainsi, pour obtenir l'amour des femmes, il faut connaître un petit secret, un talisman, et c'est presque toujours sous les paillasons sale que repose le précieux talisman.

L'auteur de ce livre a voulu soulever tous les paillasons de l'escalier pour voir s'il y avait des clefs ; il est demeuré surpris de la diversité de leur forme, il a pensé qu'il n'y avait pas de passe-partout qui pouvait ouvrir toutes les portes, et comme il s'était sali les mains, il n'a osé entrer dans aucun appartement et il est descendu dans la rue, où il s'est trouvé tout seul.

Il a écrit ce qui suit pour une certaine catégorie de jeunes gens.

Pourquoi ceux que la nature a faits, par un don aimable, grands de taille, beaux de visage et doués d'un esprit entreprenant avec la confiance en eux que donnent ces qualités, liraient-ils des observations et des conseils dont ils n'ont pas besoin. Car toutes les femmes disent qu'elles méprisent la beauté physique chez l'homme et qu'il n'y a que les qualités de l'intelligence et du cœur qui comptent pour elles, mais il n'en est rien. Un immense génie ne compense pas des taches de rousseur ou des yeux chaxieux ; les beaux triomphent des laids comme le jour triomphe de la nuit.

De même, ce livre n'est pas fait pour ces jeunes hommes purement studieux et spéculatifs qui se destinent à la philosophie ou aux sciences et qui ne font aucun cas de l'amour. Ils seront punis de leur conception bornée de la vie quand ils se marieront ; car si leur femme est jolie elle leur trompera ; si elle est laide, ils auront quotidiennement cette laideur présente devant les yeux.

Ceux que tente la carrière ecclésiastique, les commerçants très occupés, les magistrats sévères, ceux qui ont dans les administrations une situation élevée, et d'une façon générale les personnes hypocrites et d'une moralité conventionnelle doivent rejeter loin d'eux ce livre qui leur paraîtrait indigne et ne ferait que susciter leur colère et leur mépris.

Les femmes éclateront de rire tellement les jugements portés ici sur elles leur paraîtront faux, les mobiles de leurs actes mal expliqués, les subtils rouages de leurs cœurs grossièrement maniés, et elles s'exclameront d'un tel excès de sottise. Peut-être auront-elles raison. La vérité en matière d'amour est semblable au port de la chevelure que les femmes ont longue et nouée sur la tête et que les hommes portent courte. Elle est différente selon le sexe.

Je sais bien aussi que de riches oisifs penseront que les femmes ne sont séduites que par la fortune et ses avantages, les soupers dans les grands restaurants, l'offre de bijoux, les automobiles. Ce n'est vrai que partiellement. L'orchestre du Café de Paris ne suffit pas pour atténuer la tristesse de certains yeux ; quelle que soit la qualité de son moteur, le nombre de chevaux de sa voiture, le riche chauffeur retrouvera-t-il sur la route un regret perdu de celle qu'il aime ?

Ce livre est écrit pour des gens d'un physique médiocre, d'une fortune moyenne, qui estiment que l'amour est la chose la plus précieuse, celle dont il faut s'occuper le plus, car c'est d'elle qu'ils nous vient tout notre bonheur.

Ils me comprendront si ce sont des esprits un peu secs qu'une sensibilité aura amené à cette sécheresse, si ce sont d'anciens romantiques dépourvus de leurs émotions de parade, comme ce vins qui en vieillissant perdent leur bouquet, mais gardent le pouvoir de donner l'ivresse.

Ils feront la part d'une excessive sincérité qui se brave elle-même, ils avoueront peut-être avec l'auteur qu'il y a une grande vertu dans l'aveu, que l'illusion n'est pas divine. Et ils sauront bien, du reste, qu'il y a plus de larmes cachées dans l'allé-

gresse que dans une tristesse de commande, si on aime ce dont on sourit.

LA Saint-Napoléon.

C'est un saint qui a vu sa longue patience récompensée. Après dix-huit siècles d'attente, alors qu'il semblait réservé à l'oubli, il prit place, enfin, sous le premier Empire, dans le calendrier. Comment se fit cette canonisation ?

Jusqu'en 1803, on parle rarement de saint Napoléon. On le connaît pourtant sous deux espèces. Un Napoléon a été béatifié pour avoir, sous Dioclétien, subi le martyre ; un autre Napoléon s'est illustré au treizième siècle. Brillant cavalier, neveu du cardinal Fossa Nuova, il a failli mourir à Rome, d'une chute de cheval ; il est même mort réellement, mais saint Dominico, témoin de la douleur de son oncle, l'a ressuscité. Napoléon, en reconnaissance de cette grâce, a mené une existence exemplaire jusqu'à sa mort définitive : de là sa béatification.

Ces deux canonisations ne s'étaient point encore traduites par une admission au calendrier, lorsqu'en 1803, le Premier Consul prévoyant, prend en main les intérêts de saint Napoléon.

Depuis quelques années déjà "L'Almanach National" est en voie d'évolution. La terminologie républicaine, maintenue sans concession par l'Almanach de 1799, est suivie, dans l'Almanach de 1800, d'une corrélation timide avec les anciens mois "cydoniens." En 1801, on ajoute aux noms anciens la mention "vieux style," un vieux style singulièrement vivace puisque, cette année même, vis-à-vis de chaque jour, on met le nom du saint jadis honoré. C'est ainsi que l'on rap-

pelle, comme pour mémoire, tel un fait historique, l'affectation du 15 août à la fête de l'Assomption. Le 16 août échoit, comme jadis à saint Roch, laïc. Même texte en 1802. Mais en 1803, saint Roch disparaît de "L'Almanach National." Le 16 août est attribué à saint Napoléon, en lettres moins grosses que l'Assomption, plus fortes que les autres fêtes. Pie VII a, dit-on, autorisé — au moins verbalement, — pour être agréable au Premier Consul, cette substitution aux dépens de saint Roch.

Saint Roch disparaît encore en 1804 et en 1805. Mais en 1806, un décret intervient, le 19 février, dont saint Roch bénéficie : les fêtes de l'Assomption, de Saint-Napoléon et de l'anniversaire du Concordat, "commémorant le rétablissement de la religion catholique en France," sont toutes trois fixées au 15 août. Les anciens mois ont repris la première place. Le calendrier républicain, très humble, figure simplement à son tour dans un tableau de concordance. Le 15 août, par une substitution préparée avec dextérité, devient à la fois une fête de l'Eglise et la fête personnelle de l'Empereur. Saint Roch, éliminé du calendrier pendant quatre ans, y reprend, et sans doute de façon définitive, sa place. Le même décret du 19 février fixe au 1er dimanche de décembre la fête du couronnement et de l'anniversaire d'Austerlitz. Ce jour-là, comme le 15 août, il y aura "Le Deum," et de plus, dans les églises et les temples, "discours sur la gloire des armées françaises sur l'étendue du devoir imposé à chaque citoyen de consacrer sa vie à son Prince et à la Patrie."

On n'attend pas cependant le 15 août 1806 pour fêter la naissance de l'Empereur. Saint-Napoléon ayant été admis dès 1803, une ordonnance du préfet de police établit un programme de réjouissances parisiennes pour le premier Quinze Août qui suit la proclamation de l'Empire. De la fête nationale du 14 juillet, "le Moniteur" ne parle plus depuis déjà plusieurs années....

Donc le 15 août 1805 — ou plutôt le 27 thermidor an XIII — une fête se déroulera "sur la rivière," entre le pont des Tuileries et celui de la Concorde, et aux Champs-Élysées. Sur la Seine, jeux de bagues et d'escrime ; aux Champs-Élysées, mêlés de cocagne, jeux de quilles et de siam. Le "siam" est un jeu de quilles que l'on abat avec un disque. On y joue souvent aux barrières. Au delà de la barrière des Champs-Élysées, à l'Étoile (c'est le rond-point des Champs-Élysées actuel : la place où Chaligny entreprendra, deux ans plus tard, son Arc de Triomphe, est alors la barrière de Neuilly), "tirs d'oiseaux à l'arquebuse par les anciens chevaliers de cette arme."

Le soir, à huit heures et demie, concert dans le jardin des Tuileries, feu d'artifice, illumination de la place de la Concorde et bal à l'Hôtel de Ville. Dès le matin la circulation a été coupée sur la rive droite aux barrières de Passy (pont de Passy), de Longchamp (rond-point de Longchamp) et de l'Étoile, et l'on ne peut passer la rivière en barchot

qu'au "port" des Invalides [là où est construit le pont actuel], à Chailloit [pont de l'Alma], et à la barrière des Bonshommes [pont d'Iéna].

La fête se déroule sans incidents. On ne danse pas dans les rues, mais on danse à l'Hôtel de Ville, sur l'invitation de S. A. S. M. le prince Murat, gouverneur de Paris, grand amiral, du préfet de la Seine et du Corps municipal.

Tel est le premier Quinze Août.

L'année suivante, en 1806, une ordonnance règle la fête en exécution du décret impérial du 19 février : elle s'étend aux deux rives, du pont des Arts à l'Esplanade des Invalides et au quai de la Conférence. Il y a "Le Deum" à Notre-Dame, comme dans toute la France — et surtout, le 14 août, "tous les théâtres seront ouverts au public, qui sera admis sans billets." C'est là le principal. Le soir, l'Empereur et l'Impératrice viennent de Saint-Cloud pour voir, — de la terrasse des Tuileries — le feu d'artifice des Champs-Élysées. De cette fête, qui se renouvellera jusqu'en 1814, saint Napoléon profite dans l'ombre de son pupille. Le temps lui est mesuré : moins heureux que saint Roch, il ne réapparaîtra plus au calendrier après 1814, même en 1821.

Il est vrai que les anniversaires républicains font aussi leurs victimes, et que saint Bonaventure a cessé d'être honoré, sur l'Almanach, le 14 juillet, depuis que la Fête nationale y est inscrite....

Emmanuel Aréas

M. Emmanuel Aréas, qui vient de mourir encore jeune, avait beaucoup écrit et il a écrit de brillantes chroniques bien oubliées et qui ne revivront plus. Il aimait beaucoup la Corse, où il était né et à laquelle il devait sa fortune politique. C'est là bas qu'il a voulu être enterré, comme il l'a expliqué dans une lettre au "Petit Marseillais," sans penser que le jour où il viendrait habiter cette douce demeure était si proche.

Il disait : "L'arrivée nationale aux Bagnaires, le joli cotolement sur mer de la belle coraïche onoleïde qui conduit jusqu'à la ville, sont un des charmes délicieux et pourtant mélancoliques du voyage. C'est une grande joie de revoir les choses qu'on aime et un grand regret de ne les revoir jamais qu'en passant. Sur cette rade que je voudrais plus souvent parcourir, j'aurais, il est vrai, tout le temps de me reposer un jour. C'est là que le symphon des mâts, dans un bel encadrement de verdure, tout au bord de la mer au murmure caressant."

L'endroit est charmant, le décor apaisant. Et c'est un plaisir de se dire que, après une existence endiablée, on retrouvera plus tard, pour y faire son grand somme, ce joli coin de terre, tout baigné de lumière, sur une rade fréquentée où les gens pourront sans se déranger vous donner, en passant, un petit bonjour."

Les petits salets des passants pourront pas de chose pour son plaisir s'il n'a pas oublié avec tout sa vie endiablée, comme il dit, par à passer autrement le calme du grand somme.

Extrait d'un journal sérieux.

"Soudain, net, mes pensées et mon sang s'arrêtèrent.... Au milieu de l'étroit jardin, un homme "surgissait" d'un massif.... Il était "immobile" comme une statue. "Il me était difficile à tout lecteur qui n'aura pas été accusé d'un meurtre affreux, condamné à mort et sur le point d'être exécuté, de se mettre à ma place et de ressentir ce que j'éprouvai alors.... Pourquoi le célerais-je ? J'eus peur."

Oh ! ne cédez rien, confrère : tout le monde comprendra les affaires de vos angisses. On aurait peur à moins.

PENSEES.

L'amitié, comme l'amour, est une des formes de l'égoïsme, prit-elle l'habit du dévouement.

— Rien ne ressemble à l'injustice comme la justice tardive.

— On peut tout juger avec la raison — excepté les choses du cœur et de l'imagination.

— Il en est des bonnes actions comme de l'esprit de répartie : celles qui ne viennent pas tout de suite ne viendront jamais.

Gréviistes mis en acconation.

Birmingham, Ala., 29 août — Une dépêche de Centreville, Ala., annonce que le Grand Jury du comté de Bibb a rendu une mise en accusation contre huit individus accusés de complicité dans l'attaque d'un train spécial transportant des troupes et des "strike breakers" sur le théâtre de la grève.

PIOUÏT!

Plus qu'une onomatopée, un cri qui fusa... une barbe et un front extravagant, avec à la base des souliers miraculeux faits pour tous les vagabondages... un brin de talent avec l'orgueil puérilement sûr d'en avoir beaucoup... de rantes point et pas de besoins, ce qui en apprime la nécessité... une boîte à couleurs dans le dos et, devant soi, les moisons de gloire qui ne mûrirent jamais, — le bonhomme à la pipe, le brave homme au bâton ferré, barbu et front légendaire dans la forêt de Fontainebleau, les habitants de Samois l'avaient surnommé Ploïut... A cause que depuis vingt ans, à cause merles ironiques sous les souverts d'ailleurs, aux bourgeois en cure d'air, lété, sur les rives pimpantes du fleuve, aux violettes, aux rouges-gorges, au ciel, aux arbres, au nez des gens graves et à sa propre barbe, se mouquant de la vie, la vie qui passait sans qu'il en eût, il faisait fesser ce cri de gavoche, décochant cette péroratoire obligée : "Ploïut !" sur le visage morose de la Destinée, sans réussir à le dérider.

Depuis vingt ans, on avait fini par oublier son nom, et le diable à lui-même ne s'était gardé le souvenir... Ploïut ! N'était-ce pas soufflant pour marquer d'un trait l'épave fatal et chimérique dont les pieds connaissent tous les sentiers de la sylve écorcée, dont les yeux s'étaient égarés à tous les sites, dont la main hésitante avait barboté, sur tant de toiles imparfaites, tant de aploïuteurs défectives... Il avait un atelier de dix pieds carrés qui ressemblait à un gîte ; il y faisait la nique à ses confrères, devenus des personnages, ceux de Mariotte et de Barbizon ; il y faisait la pipe aux livres, par ne se terrorer qu'à sa fantaisie... On le reconstruit partout, et, assurant les bonnes gens, jusqu'à deux et trois endroits différents à la fois... Il était taciturne comme ceux — si rares — qui savent parler avec eux-mêmes. Il riait plus aisément qu'il ne parlait, parce que le rire est un acte et se con-

pris que du petit nombre. Lorsqu'il riait au soleil, pour le bésir, son rire était une prière ; lorsqu'il riait aux bonnes gens qui lui souhailaient : "Bonjour, Ploïut !" son rire était un pied-de-nez, parce qu'il savait que les souhaits viennent plus souvent du bon des lèvres que du fond du cœur ; lorsqu'il riait sur sa mise débraillée, sur sa vie misérable et sur son entêtement sans génie, son rire était un sanglot, un soup d'ongle sur un cristal fêlé. Mais qu'il adorât l'écrasante beauté des choses, qu'il se moquât de saleté des bonnes gens, on s'attendait sur son compte, c'était toujours les mains en entonnoir sur sa bouche sans dents, d'un ploïut pareil et pourtant dissemblable, qu'il ponctuait son émotion, sa ca-briole ou sa douleur....

Les comères disaient, avec une pointe de pitié : "C'est un vieux fou ! Les lonsties qui s'en amusent corrigent : "C'est un bon vieux !" Personne n'ajouta jamais : "C'est un homme."

Depuis deux jours, on n'avait point vu flâner sur les berges de la Seine, le galarin, la pipe et la boîte à couleurs de Ploïut ; depuis deux jours, les sentes aimées n'avaient pas été foulées par les extraordinaires godillots du vieux rapide... Le boulangier demanda à l'épicier : "Vous n'avez pas vu Ploïut ?" L'épicier se renseigna auprès du boucher. Non, personne n'avait vu Ploïut... On s'enquiqua, d'une maison à l'autre du village ; de soleil en soleil, le cri légendaire se répéta ainsi qu'un mot de passe... "Et Ploïut ?" "S'il était mort, en forêt, au pied d'un hêtre, comme une bête blessée ?" "D'abord vague, l'alarme grandit. Pais, le troisième jour, les autorités se décidèrent... Au lieu de battre les fourrés environnants, le maire jugea plus simple d'enfoncer la porte de gîte au pauvre homme.... On trouva un grabat et Ploïut dressé, tout de son long, les mains jointes, les yeux clos avec, à portée, sur un tabouret dépaillé, sa pipe, deux sous de caporal et le feutre légendaire... Au pied du lit, les souliers qui avaient tant connu de routes et, aux murs, un tas de révoes accrochées... Le médecin dit, avec à-propos : "C'est aussi dans un rêve qu'il est parti !" Et la nouvelle s'envola, s'éparilla, comme un essaim de mesure en mesure, de bouche en bouche : "Savez... C'est demain qu'on enterre Ploïut !"

Le lendemain, il faisait un temps du bon Dieu. Il y avait plus d'oiseaux, dans le ciel plus bleu, et l'on eût cru, tant la température était douce et molle, que les familles des moineaux s'étaient décollées pendant la nuit. Et Ploïut est un enterrement... comme il n'en avait certes point rêvé ! Les comères du village avaient sorti de l'armoire leur voile de été ; les hommes avaient pris deux heures de liberté sur leur labour quotidien. Personne ne voulait laisser partir Ploïut sans un pas de conduite. C'était quelque chose de village et d'eux qui s'en allait. Le curé ému et les enfants de chœur, agglutés turbulents, arborant des écharpes neuves, d'une blancheur crue, lilliale, avagante. Le maire eut l'intention de prononcer une oraison funèbre. Heureusement, on l'empêcha, — au cimetière — et Ploïut allait disparaître, avec ses révoes pour tous bagages, lorsqu'un enfant de chœur, on tremblait, vint tirer M. le curé par sa manche : "J'ai entendu frapper deux coups dans la bière, monsieur le curé ! Voulez-vous taire, polisson ?" Et le brave ecclésiastique continua d'égrener ses prières, on flânait sem-

blant de lire, par-dessus ses lunettes... On allait descendre Ploïut dans la fosse lorsqu'un second fait de chœur renouveau le mariage du premier. J'ai entendu trois coups sorda, monsieur le curé, je vous le jure ! Le curé ébranlé par cette confirmation, fit signe au fossoyeur de surcroire à la besogne. Il s'approcha de la bière, colla son oreille aux planches de sapin... tressaillit, se releva vivement, — lanettes au trébuchant. Il bégaya : "Monsieur le maire... Monsieur le docteur." Le maire et le médecin s'approchèrent ; le curé leur parla à voix basse. Ils esquissèrent de grands gestes... agglésés, désemparés. Un ordre bref et l'on posa le cercueil de Ploïut sur l'fossoyeur de surcroire à la besogne. Les volles de été s'agglésèrent. "Qu'est-ce qu'il y a ?" Les hommes se pressaient, on bourrelait l'enterrement de l'ivraissement... "C'est vrai qu'il s'était qu'en léthargie... et qu'on allait l'enterrer vivant !... Malheur de malheur ! Un garçon de bonne volonté avait couru aux premières maisons du village. Il revenait au pas de course, apportant un sésam et un martinet. En une minute, la bière fut décollée, le cercueil sauta... et Ploïut, enveloppé dans son suaire, apparut, les mains jointes... Sa barbe inerte était saubée de sa bouche sans dents qui riait, toute rouge... et ses gros yeux arborés s'emplissaient d'une eau nouvelle... Et, au nez de l'assistance terrifiée, — l'ivraissement était vrai, — il éternua de toutes ses forces : "Ploïut !"

"Voilà trois ans que l'aventure arriva. On en cause encore. Depuis trois ans, le feutre extravagant et les souliers miraculeux se promènent, à nouveau, par la forêt... Ploïut, devenu plus bavard, raconte à qui veut l'entendre "sa chance". — Il a goûté, mieux qu'aucun de ses plus glorieux confrères, ceux qui ont un fantôme à l'Institut et une maison de campagne à Marlotte, toute la pompe des obéques glorieuses. Il a vu, lui, son enterrement ; il a touché la messe mensuelle de sa survivance, la fidélité des comères et des hommes qui travaillent pour deux heures sur leur travail, pour l'accompagner. Il se moque maintenant de la gloire... de la science et de celle des autres... du talent qu'il a et de génie qu'il est par avoir. Et, sous les arbres centenaires de la grande sylve au nez des gens, à la face des choses, il lance quotidiennement, à plein gosier, son perpétuel "ploïut," trait d'union entre la fantaisie qu'on appelle la Vie, lorsqu'on a la gonfle d'importance, et cette insignifiante petite chose qu'est la Mort.

CUISINE.

RECETTE.

Décongez le poulet, sautez-le au beurre après l'avoir assaisonné. Une fois refroidi, mettez une tomate à cuire dans le feutre ; le poulet cuit, le dresser sur un plat auquel vous avez fait une bordure de pommes duchesse ; au préalable déglacez votre poulet au porto et à la crème douce, passez votre sauce sur ledit plat que vous avez garni de bouquets de pointes et quenelles de volaille décorées avec truffes.

MENU.

- Dîner de 6 couverts
Hors d'œuvre
Caviar fra
Œufs froids à la Rouennaise
Entrées
Poulet nouveau sauté Louis XV
Gigot d'Agneau rôti
Légumes
Haricots verts à la crème
Salade Danicheff
Entremets
Glace Diane-Jeanne
Gaufrettes

La loi de Lyob dans le Missis-sippi.

Ittabens, Miss., 28 août. — John Smith, un nègre, a été lynché hier soir près de cette localité et l'on a tout lieu de croire que son corps a été jeté dans le lac de Roebuck.

Ces jours derniers plusieurs vols ayant été commis à Ittabens, les soupçons se portèrent sur le nègre John Williams, qui avoua sa culpabilité en impliquant son camarade John Smith. Plusieurs hommes armés s'emparèrent des deux nègres et les conduisirent sur la rive du lac Roebuck dans l'intention de les lyncher.

Pendant le trajet Williams réussit à s'échapper. Les autorités ont retrouvé ce matin une corde pendante à un arbre, mais le corps de Smith avait disparu. On suppose que les lyncheurs l'auront jeté dans le lac.

L'aéroplane des frères Wright.

Washington, 29 août. — L'aéroplane des frères Wright qui est prêt à faire des expériences officielles, du résultat desquelles dépendra son acceptation par le gouvernement, a subi hier un léger accident. Un des boulons de moteur s'est rompu, causant une légère avarie à diverses pièces de la machine. L'accident sera cependant facilement réparé et M. Orville Wright espère pouvoir commencer lundi ou mardi ses expériences officielles d'aviation.